

DU QUANTITATIF AU QUALITATIF, LA DÉCISION PAYSAGÈRE

Jacques MONNIER-RABALL

Institut Européen d'étude, de recherche et
d'application du paysage alpin.
Lausanne

L'expression « décision paysagère » paraît de sens commun. Cependant, elle ne laisse pas d'être équivoque. Elle suggère d'abord que l'on considère l'état actuel d'un contexte donné, sans prendre en compte l'évolution plus ou moins rapide du milieu naturel : l'on ne saurait donc distraire arbitrairement un instant d'un processus en cours. Ensuite, ladite expression suggère que le paysage trouve en lui-même sa propre fin. Enfin, elle suppose que toute décision à l'endroit de l'environnement entraîne des conséquences prévisibles, probables, voire certaines, suivant une logique causale, soit un enchaînement de principes et d'effets purement linéaire, sans tenir pour décisif son caractère systémique : toute démarche dans l'espace et dans le temps implique un certain nombre d'aléas...

Le paysage n'a pas d'existence propre. Notre perception sensible du milieu et, partant, notre intelligence des phénomènes qu'il manifeste, sont le produit d'un point de vue adopté, c'est-à-dire d'un cadrage, soit d'un habitus et d'un modèle culturels. En outre, ce modèle, qui fut probablement analogue pour les individus d'une société rurale, tous confrontés aux mêmes exigences économiques, aux mêmes caprices climatiques et météorologiques, à la même condition sociale, n'est certainement plus aussi unitaire, cohérent et homogène dans notre société disparate : les regards d'un quidam, d'un géologue, d'un biologiste, d'un pédologue, d'un géographe, d'un historien, d'un artiste ou d'un promoteur immobilier portés sur le milieu ne coïncident plus avec la même évidence que par le passé.

Du moins le paysan et le citadin se rejoignent-ils dans leur façon semblable de tenir le paysage pour un « lieu commun », soit un cadre permanent, le cadre permanent de l'« éternel retour », pour paraphraser Mircea Eliade, le cadre des « travaux et des jours », indéfiniment répétitifs, pour reprendre les termes du poète Hésiode. En effet, quelles que soient les techniques mises en œuvre pour les cultures, et la complexité des machines utilisées, l'un et l'autre ont le sentiment diffus que l'intervention humaine n'affecte pas profondément le « visage aimé de la patrie » !

De même, l'homme des villes et l'homme des champs pressentent le changement inhérent à la mondialisation des échanges comme une menace qui doit peser sur le milieu naturel. Qu'il soit modeste agriculteur ou puissant entrepreneur, pour ne pas dire « agro-businessman », l'homme des champs ne saurait répéter, *ne varietur*, les gestes de ses ancêtres. De stable qu'elle puisse paraître, sa condition change, jusqu'à lui faire mesurer la précarité de sa manière de faire et de la gestion de ce qu'il répute représenter son patrimoine : on dirait que le sol nourricier se dérobe sous ses pieds. Quant à l'homme des villes, son comportement social et son attitude individuelle se révèlent de plus en plus contradictoires, pour ne pas dire schizoïdes. D'une part, la pression démographique et l'intérêt économique du consommateur commandent

une production de nature industrielle, propre à répondre à la demande d'aliments de meilleure qualité à des prix de plus en plus bas : donc pas d'agriculture sans des améliorations foncières, une correction générale des eaux, l'emploi massif d'engrais et de pesticides. Simultanément, cet homme des villes déplore les transformations de l'économie rurale, parce qu'elles entraînent l'uniformisation des champs, la disparition de nombreuses haies et de nombreux bosquets, le développement de monocultures, l'abandon des vergers traditionnels, qui jouxtaient les fermes, au profit d'arbres bas disposés en espaliers, systématiquement ordonnés à leur tour. La monotonie ôte tout son charme à la campagne de jadis, pense-t-il... Il n'est donc pas étonnant que la population citadine, majoritaire, et majoritairement représentée dans les mouvements écologistes, soit la première à militer pour la conservation et la sauvegarde du paysage et à préconiser des mesures de protection. Prompte à croire au progrès, qui la méduse, elle n'en regrette pas moins les effets du changement...

Encore faut-il s'entendre sur les types de paysages à conserver, et, plus encore, sur les motifs de le faire ! Une forme de sensibilité écologique diffuse gagne des milieux de plus en plus larges. Non sans ambiguïté ! Au départ, l'écologie est une discipline scientifique au premier chef, qui se donne pour objet d'étude les relations des êtres vivants entre eux et avec leur milieu. Toutefois, l'écologisme dépasse le seul objectif cognitif : il en tire argument pour militer en faveur du maintien d'un équilibre naturel, qu'il répute menacé par l'évolution rapide de nos modes de production de biens de consommation et de notre genre de vie, tous deux motivés par l'appât du profit à court terme. Volontiers radical, il va jusqu'à remettre en cause l'intervention de l'homme dans son environnement, illustrant ainsi une idéologie implicite, qui tend à sacraliser la Nature, envisagée comme une entité en soi. L'hypothèse Gaïa [4], par exemple, considère la planète comme un système fermé, dont l'équilibre interne doit être maintenu à tout prix, pour des raisons de survie de l'humanité. Au pire, l'être humain serait un intrus dans le système Terre !

Dans son essai intitulé *L'anti-nature* [5], Clément Rosset a clairement dégagé les malentendus, les conséquences et les enjeux d'une telle façon de voir. La pensée naturiste, selon lui, récuse le présent, qu'elle tient pour factuel, donc factice. Elle sollicite abusivement une confusion étymologique et sémantique. En effet, factuel et factice proviennent du latin *factum*, qui signifie fait, et non *falsum*, qui engendre le terme de faux. Autrement dit, le refus du factuel comme faux suppose l'exigence contradictoire de la restauration de ce qui fut, et de l'instauration de ce qui n'est pas encore, mais qui devrait être.

Ne serait-ce pas la mauvaise conscience de l'Occident qui se manifesterait dans cette distorsion ? Un Occident qui, pour avoir trop exclusivement sacrifié à la technique, et à la science, aurait trahi sa vocation originelle, et perdu de vue son être initial ? Du moins est-ce l'opinion d'un Heidegger, soucieux d'un retour aux sources de la pensée, du « logos », et qui s'en réfère à l'étymologie pour mieux enraciner son intuition dans la tradition d'une sagesse et d'un savoir anciens. Et le philosophe de rappeler l'origine commune, en langue allemande, du verbe « être », conjugué au présent, et du verbe « bâtir », « construire » – respectivement « Ich bin », je suis, et « Ich baue », j'édifie – : ces deux verbes dérivent du haut allemand « buan », qui signifie tout à la fois, et indifféremment : être, bâtir, demeurer. Selon lui, exister consistait à demeurer en rapport étroit avec le ciel, la terre, et les divinités.

Toujours est-il que notre société post-industrielle entretient avec son milieu des relations parfaitement équivoques : elle s'attache à un paysage finalement imaginaire, transitoire, circonstanciel, actuel dans sa conjoncture historique, au moment où il change et se transforme ; et, à défaut de le « lire » et de le comprendre dans un procès diachronique, elle persiste au contraire à vouloir en fixer les traits et caractères, comme s'il n'avait de destin que la pérennité ! Dans ces conditions, et après avoir thésaurisé, pour ne pas dire « culturalisé », tous les objets, tous les artefacts de toutes les civilisations, de tous les peuples, de partout, et de tous les temps, dans un immense « Musée imaginaire » [3], au risque de trahir leur motif initial, souvent actuel, ladite société élargit aujourd'hui son patrimoine au paysage, à la nature, à l'environnement ! La « muséification » ne connaîtrait ainsi plus de limite...

Tout se passe donc comme si nous avançons à rebours de l'histoire. Vérifiant et corroborant les anticipations de Marx, notre société tend à convertir toutes les valeurs d'usage en valeurs d'échange, jusqu'aux signes eux-mêmes, qui entrent à leur tour dans la grande circulation des biens immatériels, ainsi que l'a montré Jean Baudrillard [1]. Or, la même société, au même moment, semble s'échiner à reconvertir en valeur d'usage le produit de ses échanges ! Autre distorsion remarquable, qu'il faut tenter d'expliquer, tant elle est paradoxale. Une consultation attentive, bien que ponctuelle, de la toute récente Charte paysagère [2], publiée par la Documentation française, à l'instigation conjointe de la Caisse des dépôts et consignations, des Mairies Conseils, du Programme de développement rural et de la Fédération des parcs naturels de France, peut apporter les éléments d'une réponse. Cette Charte collationne une dizaine d'études de cas, qui se veulent exemplaires de situations différentes, auxquelles elle applique une « grille de lecture » analogue. Chaque cas donne lieu à un examen critique et argumenté de l'état actuel d'un coin de pays. Les auteurs procèdent par une description de la localité ou de la région concernées, l'inventaire de ce qui est, l'énumération des menaces qui pèsent sur ce qui est, puis, en parallèle, la liste des mesures qu'il conviendrait de prendre pour reconstituer et/ou préserver ce qui figure, pour une bonne part, le *statu quo ante*. Ainsi d'un site choisi dans le massif de la Chartreuse, qui risque de se fermer par « ensauvagement », comme l'on disait jadis, pour parler d'un retour à une situation de friche, ainsi encore des abords d'une agglomération du Massif Central, qu'il conviendrait de réanimer par la plantation d'arbres de bordure, afin de ménager un espace de transition entre le domaine rural, les premières habitations – des villas et leur jardinets – et l'agglomération proprement dite.

Aussi explicites qu'elles puissent paraître dans leur formulation, ces recommandations le sont bien moins quant aux raisons qui les motivent ; et quand ces raisons sont avancées, elles ne déclinent jamais les présupposés idéologiques qui les justifient. Finalement, ces questions ne peuvent être éludées : quel(s) paysage(s) désirons-nous ? Au nom de quoi ? Pourquoi ? Quels modèles nous servent de référence, quand nous préconisons telle ou telle mesure, qui paraît aller, mais ne va en fait jamais de soi ? Qui décide en dernière instance ? Pour qui ? En vue de quoi ? À quel prix, surtout ?..

Autrement dit, le paysage, qui n'a pas d'existence en soi, peut-il donc trouver en lui-même sa propre fin ? Les traits et caractères qu'on se plaît à lui reconnaître ne sont jamais que le produit apparent des transformations qu'on lui a fait historiquement, et que l'on continue à lui faire subir par l'exploitation du territoire. Or, force est de constater que la « décision paysagère », si tant est qu'il puisse y en avoir une, appartient plus aux citoyens qu'aux campagnards et autres opérateurs. Et quand il y a concertation entre les uns et les autres, ainsi qu'il sied pour suivre la déontologie recommandée par la Charte paysagère, il va sans dire que les agriculteurs, qui n'ont généralement pas d'autre regard sur leur environnement que celui d'exploitants directement intéressés au rendement de leur domaine, subissent l'influence des citoyens, dont l'opinion prévaut, ne serait-ce que par leur aptitude à financer telle ou telle opération de sauvegarde, par le truchement de subventions !

La « décision paysagère » est donc fatalement « rétroactive », dès lors qu'elle tend à favoriser un (ré)aménagement de la nature conforme au souhait d'une population urbaine, qui cherche à retrouver, par « confort intellectuel », la campagne d'antan – mais de quel antan ? –, quitte à considérer les paysans comme des « jardiniers du paysage » ! La « campagne d'antan », si l'on y regarde de plus près, correspond en gros à l'image que nous ont laissée les peintres, les photographes et les graveurs depuis le Romantisme. À telle enseigne que certains syndicats d'initiative vont jusqu'à créer des parcours ou des circuits « artistiques », qui doivent permettre au touriste de vérifier, ou de reconstituer imaginativement, de visu et sur le motif, les sites comme les maîtres nous les ont proposés. Ainsi de l'itinéraire Courbet, qui offre une déambulation dans les environs d'Ormans (Doubs), itinéraire fléché et jalonné de « points de vue », que signalent à chaque fois une « palette » et un « chevalet », où figure une reproduction de l'œuvre concernée : il s'agit naturellement, pour le promeneur, d'emboîter le pas du peintre et d'adopter le point de vue choisi, à l'exclusion de tout autre ! D'autres vont plus loin encore, dans leur souci d'authentification, qui s'emploient à « corriger » le paysage d'aujourd'hui en fonction du modèle qu'un illustre devancier a légué à la postérité. Une association ad hoc a pour projet d'obtenir, de l'autorité politique compétente, que les alentours d'Auvers-sur-Oise soient rétablis dans l'état où Van Gogh les a connus et nous les a fait voir... Autre exemple de la même veine : le maquis couvrant la montagne Sainte-Victoire, près d'Aix-en-Provence, a brûlé voici quelques années ; un mouvement

est donc né, à l'initiative d'admirateurs de Cézanne, pour que l'on évite la reprise des arbustes et des broussailles sur le relief, dont le destin, à leurs yeux, doit épouser la forme minérale que l'artiste lui a donnée dans la plupart des variantes de ce motif!

Ces deux démarches illustrent une double méprise, tout en rendant un hommage aussi incongru que maladroit à l'imagination des deux artistes. En effet, réduire l'œuvre du peintre franc-comtois à une simple documentation paysagère, c'est ignorer ce que l'on doit au génie de Courbet: il a fallu en effet que le natif d'Ornans porte un regard unique sur un coin de pays pour l'inventer et le faire voir comme personne ne l'avait perçu auparavant; pis encore, c'est rester aveugle à la portée universelle d'une nouvelle vision des choses, qui dépasse largement les contingences d'un lieu donné observé dans les circonstances d'un moment choisi. Le motif, en l'occurrence, n'a jamais servi que d'occasion à la mise au point d'une méthode originale de type « phénoménologique ». Il en va de même pour Van Gogh ou Cézanne, qui ont su, à partir du local et du particulier, imaginer une façon générale de comprendre la nature alentour, au point d'inaugurer un autre type de relation avec le milieu.

Telle est finalement la force des grands maîtres qu'ils finissent par imposer leurs modèles paysagers. L'observateur cède à l'argumentation « rhétorique » du peintre, qu'il fait sienne. Il intègre à ce point une nouvelle manière de voir, qu'il la tient pour naturelle. Par extrapolation inconsciente, il se convainc même que les choses sont ainsi, par essence, qu'elles ont toujours été ainsi, dans l'oubli complet du procès de l'artiste, fait de tâtonnements successifs; la vision qu'il partage avec Cézanne, Van Gogh ou Gauguin n'est jamais que le produit instable d'une information: « information est un nom pour désigner le contenu de ce qui est échangé avec le monde à mesure que nous nous y adaptons et que nous lui appliquons les résultats de notre adaptation », ainsi que le rappelle Norbert Wiener, le père de la cybernétique [6].

En d'autres termes, notre manière de considérer les choses se trouve induite par des modèles, que la force de l'habitude a progressivement figés en stéréotypes, en vues canoniques...

Quels que soient les projets et les intentions des décideurs en matière d'aménagement du territoire et d'affectation de zones particulières ou de sites, le recours à des modèles de simulation et à des scénarios permet d'anticiper toute réalisation en meilleure connaissance de cause. La construction informatique desdits modèles, en 3 dimensions, ne représente pas seulement l'avantage de travailler à plusieurs échelles, sans solution de continuité, en exploitant l'effet du zoom, la possibilité de se déplacer dans l'espace environnant et, par conséquent, d'échapper aux vues exclusivement frontales du photomontage. Là encore, le terme de phénoménologie est celui qui rend compte le mieux d'une expérience vécue sur le motif, de préférence au seul spectacle passif d'une maquette. Pour ne rien dire de l'effet des textures, généralement inapparentes dans les matériaux utilisés pour la fabrication des modèles réduits traditionnels. L'expression du bois, de la pierre ou du béton, par exemple, joue un rôle important dans le choix des maîtres-d'œuvre.

Enfin, les procédures utilisées en informatique, qui sont toutes quantitatives, avant d'être converties en propriétés qualitatives, relèvent de la « déconstruction », c'est-à-dire de la distinction de tous les paramètres mesurables, donc de leur analyse, préalable à toute synthèse. Les étapes obligées de l'élaboration du modèle interdisent donc d'agir par « amalgame » de données: elles contraignent à une démarche de type systémique – et non systématique – tant il appert que la force de l'habitude incite les opérateurs à recycler des ensembles de caractères stylistiques, comme si ces ensembles de traits étaient « indécomposables » et allaient de soi. À cet égard, l'ordinateur fournit un instrument critique au premier chef, de nature à remettre en cause les stéréotypes!

Hier comme aujourd'hui, et demain certainement, la décision paysagère ne résultera jamais que d'une transaction. L'harmonie, la cohérence, voire l'homogénéité que l'on se plaît à reconnaître aux paysages de prédilection ressortit au regard que l'on porte sur eux : « La beauté est dans l'œil », dit la poétesse Anna de Noailles. L'euphonie d'un lieu donné, d'une région, d'une contrée n'est qu'un effet de la familiarité et de l'habitude. Habitude et familiarité d'apparence ont fini par gommer nombre d'aspérités, jusqu'à dissimuler à notre regard les conflits d'intérêts, d'opinions et de classes sociales, dont le paysage est l'expression et l'image, conflits tempérés, voire neutralisés, et finalement occultés par la durée. Mais qu'un projet d'aménagement intervienne : le risque d'un changement apparaît comme une perturbation de l'ordre établi et, partant, la source éventuelle d'autres antagonismes...

Références bibliographiques

- [1] BAUDRILLARD J., 1973 : *Le miroir de la production*, Casterman/Poche, Paris
- [2] Caisse des dépôts et consignation, Mairies Conseils, Programme de développement rural, Fédération des parcs naturels de France, 1997, *Charte paysagère*, la Documentation française, Paris.
- [3] MALRAUX A., 1957 : *Le musée imaginaire de la sculpture mondiale*, Guilde du Livre, Lausanne
- [4] PEDLER K., 1979 : *The Quest for Gaïa. A book of changes*, Souvenir Press Ltd, Londres et Canada
- [5] ROSSET C., 1977 : *L'anti-nature*, PUF, Paris
- [6] WIENER N., 1962 : *Cybernétique et société* (trad.), 10/18, les Deux-Rives, Paris